



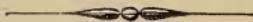
NOTICE BIOGRAPHIQUE

WYNAND-J.-J. NUYEN,

PEINTRE HOLLANDAIS.

PAR

FÉLIX BOGAERTS.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS,

GÉRANTS : MM. DE WASSE ET LAURENT.

—
1839



NOYEN.

Mourir, quand de son front incliné par la vieillesse on sent glisser le laurier jauni; mourir, quand la main débile et tremblante n'exprime plus que péniblement, sur la toile ou sur le papier, les dernières et pâles inspirations d'un génie qui s'éteint mourir alors, pour l'artiste, pour le poète, ce n'est rien !

Car tous leurs vœux, toutes leurs espérances sont accomplies ici-bas : leur génie a perdu sa puissance; et le génie, c'est la source où ils puisent la vie; c'est l'âme de leur âme.

Car ils ont vidé, jusqu'à la dernière goutte, la coupe de l'existence de l'artiste et du poète, coupe

à la fois remplie de nectar et de larmes amères. En voyant approcher leur fin, ils se disent : Mes destinées sont remplies; j'ai rudement lutté; j'ai supporté de pénibles jours et passé de douloureuses nuits; je meurs, mais mon nom me survivra à jamais !

Mourir alors, oh ! non, pour l'artiste, pour le poète, ce n'est rien.

C'est la plante desséchée que brise le souffle glacé de l'hiver, longtemps après que ses nombreuses fleurs ont brillé, fraîches et embaumées, au soleil de jours heureux.

C'est le vaisseau qui longtemps brava le courroux de la mer, et qui, achevant sa dernière course lointaine, revient au port désiré, riche des trésors les plus précieux.

Mais mourir, quand devant nous s'étend une route longue, si longue qu'on n'aperçoit point la tombe creusée au bout; une route couverte de fleurs; une route si belle que le cœur nous bat d'impatience de la parcourir dans toute son étendue : mourir, quand la vie nous sourit comme la bien-aimée à son amant; quand à chaque heure notre âme tressaille avec bonheur à la voix de l'inspiration : mourir enfin, alors que nous voyons nous échapper tout à coup ce grand nombre d'années qui devaient nous donner un nom ! un nom immortel !....

Oh ! qui peut dire ce que la mort a d'horrible alors ?

Qui peut dire ce qu'il y a d'angoisses et de tortures dans le cœur de l'artiste, du poète qui voit son front pâlir, ses joues se creuser, son regard ardent s'affaiblir, puis s'éteindre ; sa main retomber lourde et sans force ; qui sent la souffrance aiguë et lente lui ronger la poitrine, comme un impitoyable serpent qui s'attache au flanc de sa faible proie ?...

Mourir alors, c'est mourir comme la pauvre plante qui tombe sous la faux du moissonneur avant que ses boutons se soient épanouis : c'est mourir comme l'oiseau que tue le plomb meurtrier, chantant sur le bord du nid où repose sa jeune couvée, ses douces espérances !



Qui peut pénétrer la profondeur des décrets de Dieu ?... Ne nous abandonnons point à d'injustes plaintes : à la voix des douleurs profondes, la voix du ciel seule doit répondre : elle seule peut consoler ; car c'est la voix de celui qui sait pourquoi de sombres nuages couvrent tout à coup le soleil au milieu de sa course, de celui qui sait pourquoi

la foudre frappe l'arbuste naissant, et respecte le vieux tronc centenaire que n'alimente plus aucune séve.

Que ta volonté sainte soit bénie, ô mon Dieu, quand l'ouragan arrache, avant qu'il soit mûr, le fruit de sa branche !

Que ta volonté sainte soit bénie, quand tu appelles le vieillard que n'anime plus qu'un dernier souffle, sur le bord de la fosse où l'on descend la jeune mère, l'enfant unique, le jeune époux, le jeune artiste, le jeune poète !

Tu n'as point accordé à notre ami le nombre d'années que tous nous lui souhaitions ; tu n'as pas permis qu'il achevât sa carrière où l'attendait encore une si longue gloire... Que ta volonté sainte soit bénie !

Wynand-Jean-Joseph Nuyen naquit à La Haye, le 4 mars 1813. Dès ses plus tendres années, on remarqua en lui ces émotions vagues, il est vrai, mais déjà puissantes qui caractérisent l'enfance des hommes destinés à une vocation privilégiée. Les dispositions précieuses dont le ciel l'avait doué ne rencontrèrent aucun obstacle dans l'élan que le jeune Wynand était impatient de leur donner.

Son père, animé d'une noble et vive passion pour les arts, vit avec bonheur le penchant qui entraînait son fils unique, applaudit à ses premiers efforts, et le confia, à peine âgé de 12 ans, au célèbre Schelfhaut. Cet artiste, frappé des heureuses qualités de son élève, ne se borna pas à l'initier aux premiers secrets de la peinture, mais lui accorda bientôt encore une large part dans son affection. Pendant les cinq années qu'il passa dans l'atelier de son maître, ses progrès furent merveilleusement rapides. Chaque nouvel essai était couronné d'un succès nouveau. Le maître et le disciple durent enfin se quitter. Quoique bien jeune encore, Nuyen avait acquis déjà, dans les principales parties de l'art, des forces suffisantes pour s'avancer désormais seul à seul avec son talent et son courage.

On sait que le jour où l'élève se sépare de celui qui guida ses premiers pas, est le jour qui, en grande partie, décide de son avenir. Combien ne voit-on pas de jeunes artistes, que de pénibles regrets viennent assaillir dès le lendemain de leur entrée dans la carrière, quand ils s'aperçoivent que, victimes d'une ambition témérairement précoce, ils ont eu la vanité de regarder comme des succès plus ou moins brillants, quelques essais plus ou moins heureux. Ah ! si, convaincus de leur impuissance, ils osaient s'imposer alors le

courage de rentrer, pour quelque temps encore, dans la position modeste qu'ils ont trop tôt quittée! Mais c'est ce que l'on voit bien rarement : l'amour-propre le plus perfide les retient et les pousse à leur perte. Les uns, devenus aussi lâches qu'ils avaient été présomptueux d'abord, continuent à ramper : les autres, passereaux vaniteux, veulent suivre l'aigle dans son vol hardi; mais à peine ont-ils déployé leurs ailes débiles, qu'épuisés et meurtris, ils retombent dans les broussailles d'où ils étaient sortis.

Ces malheureuses et inévitables suites d'une ardeur trop impatiente n'étaient point à craindre pour notre Wynand. Schelfhaut lui-même l'avait engagé à n'écouter désormais que ses propres inspirations. Depuis ce moment la nature devint son unique guide. Avidé d'en contempler les aspects toujours variés, toujours pittoresques pour qui sait la comprendre, il entreprit son premier voyage. La Gueldre l'attira d'abord : il la parcourut pour faire des études de paysage; mais bientôt ce genre, qu'il s'était choisi, ne lui suffit plus; il lui fallait des scènes plus animées, plus dramatiques : la vue de la mer avait frappé son imagination naturellement portée aux grands et imposants spectacles; il adopta encore le genre maritime, incontestablement l'un des plus difficiles, et qui est, croyons-nous, celui qui a tou-

jours compté le plus petit nombre d'illustrations.

Quelque grands que fussent les fruits qu'il avait tirés de cette excursion artistique, Nuyen comprit que ce n'était là qu'un début. Il savait que dans ses voyages le peintre doit se proposer un double but d'instruction : celui d'interroger tour à tour et la nature et les productions des grands maîtres qui ont su la reproduire avec cette vérité frappante que nous admirons dans leurs œuvres. On sait que cette dernière étude se borne trop souvent, chez nos jeunes artistes, à une inspection superficielle seulement. Bien souvent, en effet, on les voit copier, avec un succès assez heureux en apparence, un tableau de Rubens, de Rembrandt. C'est bien, si l'on veut, une imitation plus ou moins fidèle de la touche ferme, du coloris vigoureux de l'original. D'où vient donc que, livrés à eux-mêmes, on ne retrouve plus en eux le moindre souvenir des divers mérites du maître, que quelques jours auparavant ils reproduisaient avec tant de correction? C'est que leur travail ne fut que matériel ; c'est qu'ils n'ont pas songé un seul instant à comprendre la pensée qui avait présidé à la création du modèle. La distribution de la lumière, la gradation des plans, l'art avec lequel le maître a groupé les figures et fait dominer au milieu de l'action générale ses personnages principaux, l'harmonie des couleurs, l'expression des

physionomies, le naturel des poses, tantôt gracieuses, tantôt hardies: ils ne se sont rendu compte de rien de tout cela; ils n'ont fait que regarder, semblables à l'ouvrier sans intelligence qui passe sa vie à confectionner, machinalement en quelque sorte, les divers rouages d'une horloge, sans s'être demandé jamais comment on les combine entre eux pour leur donner le mouvement.

Ce fut donc dans le but de retrouver dans les tableaux des artistes célèbres le souvenir vivant des leçons précieuses qu'ils donnèrent autrefois à leurs heureux disciples, que Nuyen, accompagné de son inséparable Waldorp, entreprit, en 1833, un voyage en France et en Allemagne. Avec quel enthousiasme il racontait les impressions profondes qu'avaient produites sur lui les riches galeries qu'il avait visitées! Comme son âme s'était échauffée à l'aspect des chefs-d'œuvre que possèdent Paris et Munich! Avec quelle intelligence il en analysait toutes les beautés! Cependant, au milieu de tous ces trésors artistiques qui fixaient son regard scrutateur, Wynand sut conserver cette noble et fière indépendance qui est le propre des hommes de génie. Il comprenait les grands maîtres; mais se comprenant mieux lui-même encore, il sut conserver ses inspirations pures de toute influence étrangère: bien différent ainsi de ces jeunes peintres que l'on voit, comme un troupeau

timide, marcher éternellement sur les traces de leur premier guide. Dénués de cette originalité précieuse dans laquelle réside la puissance créatrice de l'artiste, ils ne voient que par les yeux de celui qui leur apprit à voir : c'est par son âme, en quelque sorte, qu'ils sentent; ce sont ses impressions qu'ils s'efforcent d'exprimer sur la toile; c'est l'or du maître enfin qu'ils dépensent en petite et vile monnaie.

De retour de son voyage, Nuyen donna des preuves éclatantes des fruits heureux qu'il en avait tirés. Depuis lors, ses conceptions devinrent plus grandes, plus hardies; son style plus large, plus vigoureux; bientôt son nom fut cité parmi ceux des premiers peintres de la Hollande. Son pinceau, merveilleusement facile, se livra depuis lors, et avec le même succès brillant, à plusieurs genres à la fois. Tantôt c'étaient des intérieurs de ville richement étoffés : tantôt c'était la mer unie comme un cristal, où se reflète un ciel d'azur et d'or; une plage où viennent se jouer un rayon de soleil et la vague mourante : puis encore c'était la mer, mais la mer fouettée par de terribles trombes; la mer soulevant ses larges flots couronnés d'une blanche écume; c'était la mer avec ses grandes et imposantes colères, avec ses drames saisissants d'un horrible effroi.

Nuyen conserva toujours le goût le plus vif

pour les voyages. Souvent il suspendait ses travaux pour faire de nouvelles excursions. Il revit les belles côtes de France; il revit la pittoresque Allemagne. Le plus ardent de ses vœux était celui de parcourir l'Italie. Avec quel intérêt il entendait parler de la terre classique ceux qui avaient eu le bonheur de la visiter! Plus d'une fois nous l'avons entendu s'écrier : Italie, Rome, Venise, quand me sera-t-il donné d'admirer vos merveilles!

Cet enthousiasme pour la patrie de Raphaël, de Michel-Ange, de Paul Véronèse, se concevait si bien chez Wynand, son âme, cette âme sensible, pure, ardente, était faite pour comprendre l'Italie, pour comprendre son beau ciel, ses sites poétiques, ses monuments, ses temples, ses éloquentes ruines, ses chefs-d'œuvre, ses immenses souvenirs historiques. Oh! oui, de ce livre sublime il eut compris, lui, les pages solennelles. Mais l'heure fatale avait sonné! Espérances, gloire, bonheur, avenir..., tout cela allait, pour Nuyen, s'évanouir comme un beau rêve!

C'est ainsi que de noirs nuages obscurcissent tout à coup un ciel serein. Dans le ciel les nuages passent, et la lumière renaît, pure et belle. Bientôt aussi une lumière belle et pure devait dissiper le nuage qui s'était étendu, comme un fatal linceul, sur les jours de Nuyen; — cette lumière était celle du jour éternel.

Wynand vit approcher sa fin, avec une résignation et un calme qui ne se démentirent pas un seul instant. C'étaient la résignation du chrétien et le calme de l'homme vertueux. Dès le commencement de sa maladie il ne s'était livré à aucune illusion, et loin de se laisser effrayer par l'idée de sa mort, il en parlait en plaisantant à son ami Waldorp. « Nous jouons la poule, mon cher Antoine, lui dit-il un jour; j'ai trois marques et ma bille est sur le bord de la blouse. » — Cependant, pour consoler la douleur de ses parents et de sa femme, il s'efforçait de cacher à leurs yeux sa véritable situation, s'abandonnant en leur présence aux plus douces espérances. Le jour même de sa mort, il parla à sa femme d'un voyage à Coblenz qu'il se proposait, disait-il, de faire prochainement avec elle, et lui dépeignit d'une voix faible, mais pleine d'énergie encore, tous les plaisirs qui les attendaient dans cette ville.

Malgré les souffrances aiguës que lui faisait endurer sa pénible maladie, Wynand ne cessait de consacrer à son art le peu de forces qui lui restaient encore: bientôt ces forces s'affaiblirent au point qu'un quart-d'heure de travail l'exténuait.

Sentant qu'il ne lui restait plus que peu de jours à vivre, il témoigna le désir d'avoir auprès de lui son cher Waldorp, qui se trouvait alors à Amsterdam, et qui s'empressa d'accourir. Leur

première entrevue offrit la scène la plus touchante : ces deux jeunes artistes , qu'une amitié fraternelle avait toujours unis , se revoyaient pour la dernière fois !

Dès ce moment Waldorp ne quitta plus son ami , et pour le satisfaire , il travaillait même quelquefois en sa présence. A la vue de la toile de Waldorp , Nuyen ne put résister au désir de remettre encore la main à un magnifique tableau qu'il avait déjà mis de côté , et qu'il espérait ardemment terminer avant de mourir. Dernier et héroïque effort de l'homme de génie qui , même sur le bord de la tombe , travaille avec calme à son immortalité !

Deux jours avant sa mort , son beau-père , M. Schelfhaut , lui rendit une visite et le trouva occupé à faire un dessin représentant la Mort qui vient chercher un malade couché dans un fauteuil , derrière lequel se trouve une femme en pleurs.

Ce seul trait prouve admirablement la tranquillité d'âme dont Wynand jouissait.

Un jour — c'était le 3 juillet 1839 — , Nuyen se remit encore à l'œuvre ; mais ses forces trahirent son courage. A chaque instant ses mains retombaient sans mouvement , le pinceau échappait à ses doigts amaigris , et sa tête s'inclinait , lourde , sur sa poitrine haletante. Vers les six heures du

soir, il témoigna le désir de se reposer. On l'entoure, on le soutient, on le dépose sur son lit de souffrance... Dix minutes après, Nuyen n'était plus !...

Nuyen avait un de ces caractères heureux qui font aimer l'artiste en même temps qu'on l'admire. Modeste pour lui-même, il louait généreusement le mérite des autres. Il portait à ses parents un amour sans bornes, et à son maître Schelfhaut un respect qui tenait de la vénération. Ses amis, et le nombre en était grand, pouvaient, en toute circonstance, compter sur son dévouement. Jamais peut-être il n'offensa personne. Il eut des rivaux, mais on ne lui connaît pas un seul ennemi.

Il aimait avec passion tout ce qui élève l'âme : la littérature, l'histoire, la musique se partageaient le temps qu'il ne consacrait point à son art. Il avait beaucoup lu, mais avec le plus prudent discernement : l'instruction qu'il possédait était digne de lui. L'histoire de son pays surtout lui était familière : il en racontait les plus beaux épisodes

avec un enthousiasme qu'on ne pouvait s'empêcher de partager.

On pourrait inscrire sur sa tombe :

IL FUT AIMÉ TOUTE SA VIE;
LA POSTÉRITÉ NE CESSERA JAMAIS DE L'ADMIRER.

GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00061 2735

